

GEORGES SONNIER

Le Combat singulier

roman

AM

ALBIN MICHEL

Sonnier

83

39

LE COMBAT SINGULIER

Georges Sorel

252

LE COMBAT
SINGULIER

LE COMBAT SINGULIER

246
nov 24

16° y²

36844

DL-17 4 1774-08641

DU MÊME AUTEUR

Aux Editions Albin Michel :

OÙ RÈGNE LA LUMIÈRE.

TERRE DU CIEL.

UN MÉDECIN DE MONTAGNE, roman.

LA MONTAGNE ET L'HOMME.

Chez d'autres éditeurs :

MEIJE, récit. Grand Prix littéraire de la montagne (« Les Bibliophiles de la montagne », André Wahl, éditeur, Paris.)

Georges Sonnier

LE COMBAT SINGULIER

roman

AM

Éditions Albin Michel
PARIS

George Sanner

LE COMBAT SINGULIER



© Editions Albin Michel, 1974
22, rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN 2-226-00062-3

A
Georges Haldas,
qui fut de ce combat
le témoin attentif et lucide,
fraternellement.

A
Georges Halévy
qui fut de ce combat
le témoin ardent et lucide,
l'interprète.

1917, Paris, chez l'auteur.
N° 117, Georges Halévy.

1917, Paris, chez l'auteur.

*Je ne parlerai pas
de la montagne,
mais je parlerai
par la montagne.*

RENÉ DAUMAL,
le Mont Analogue.

Je ne puis pas
de la montagne,
mais je puis
par la montagne.
Rene DAINAT,
la Montagne Annapurna.

Ce livre, j'ai longtemps désiré l'écrire. Aussi longtemps, sans doute, que Jean, mon héros, a rêvé de partir vers sa montagne ; et pour les mêmes raisons. Le voici enfin. En m'amenant à m'interroger beaucoup sur le monde et sur moi, il m'a aidé à vivre ; et maintenant encore, il ne me quitte pas. Je le donne pour ce qu'il est, souhaitant seulement à certains de s'y reconnaître. Chaque homme a son combat singulier.

G. S.

On peut se demander si l'homme est libre
ou s'il est déterminé par son milieu. C'est la question
qui se pose à tout moment de la vie. Elle est
au cœur de la philosophie et de la science.
Elle est aussi au cœur de la religion.
Elle est au cœur de la morale.
Elle est au cœur de la politique.
Elle est au cœur de la justice.
Elle est au cœur de la paix.
Elle est au cœur de l'humanité.

I

Le secret des sources

I. le secret des sources

*L'Eternel appela Moïse au som-
met de la montagne. Et Moïse
monta sur la montagne de Dieu.*

Exode, XIX, 20.

L'histoire d'un homme et d'une femme
qui se sont aimés et qui se sont séparés
après une longue et douloureuse lutte
pour la vie et la mort.

Book XIX. 20

Le soir du troisième jour, il était très haut déjà sur sa montagne, et sûr de la victoire. Il se félicitait d'avoir enfin osé. Tout s'était décidé très vite, après des années d'attente.



Ce matin-là, il s'était réveillé, mû par un commandement obscur. A travers la nuit qui comblait la chambre, on sentait les approches de l'aube.

Il se leva hâtivement, passa un vêtement, alla pousser la porte. L'air froid le frappa au visage. L'ombre s'allégeait de seconde en seconde sur les sommets invisibles, dont une frange de clarté dessinait bientôt durement les contours. Le jour qui se levait promettait d'être beau.

Il se sentit secrètement appelé, par une voix à lui seul sensible, éparse dans les sources de l'aube, dans la transparence bleue de l'air, jusque dans le silence.

Et il comprit que le temps était venu, pour lui, de repartir.



Souvent déjà il avait rêvé à des départs fabuleux. Autrefois, cela se passait le soir — certains soirs d'une qualité particulière, mystérieuse. C'étaient des crépuscules d'été, très légers et très doux : de ceux qui succèdent aux journées les plus chaudes et qui en gardent l'odeur, couchée sur la terre, alors même que la fraîcheur de la nuit s'en est depuis longtemps tout entière emparée. Ainsi se tenait-il, plein de désir, devant des paysages invisibles, effacés par l'ombre, mais par elle-même aussitôt recréés, multipliés à l'infini. Il y avait dans ces ténèbres des rumeurs profondes, un souffle qui gonflait sa poitrine d'un étrange bonheur. C'était l'heure du songe et de l'exaltation, où toutes choses semblent possibles. Mais l'adolescent d'alors ne tardait pas à regagner sa chambre, son lit étroit : il n'était pas encore son maître.

Plus tard pourtant, devenu adulte, il avait connu des départs véritables. Il avait voyagé, vu des pays lointains, des îles. Cependant, nulle de ces entreprises, dont il savait trop le but et les limites, n'avait jamais eu le caractère glorieux des nuits de son enfance où un vent mystérieux, venu de loin, gonflait pour lui les voiles de l'aventure. Il y pensait parfois,

et de plus en plus même, à mesure que l'âge venant le pliait à ses lois. Il avait eu la vie de beaucoup d'hommes, il avait agi, il avait aimé — ou cru aimer. Il avait éprouvé des satisfactions et des peines. Il s'était dévoué, et souvent en vain, à beaucoup d'êtres et de tâches. De tout cela, il lui restait, en tout, quelques centaines d'images, de souvenirs cruels ou tendres. Mais jamais plus il n'avait goûté ce sentiment de joie pleine et de certitude que lui inspirait autrefois l'appel de l'inconnu. Et voici que maintenant enfin, parvenu au soir de sa vie, il retrouvait le désir et le temps de rêver devant une porte ouverte sur le monde : comme s'il eût rejoint tout naturellement le pays de l'enfance, ou se fût rendu à une vocation secrète trop longtemps réprimée.



Son histoire était simple : c'était celle d'un vieil homme resté seul et revenu de tout, qui s'apprêtait à jeter dans une aventure singulière tous les espoirs déçus et les songes de sa vie.

Il ouvrit ses volets et s'habilla avec des gestes mesurés, en regardant le jour descendre peu à peu vers lui dans sa gloire. Puis il sortit et marcha vers le village, à l'heure où celui-ci s'éveillait à son tour.

On était en avril. Ici, au fond de la vallée, c'était

déjà le printemps ; tandis qu'en pleine montagne, l'hiver durerait deux mois encore.

Des gens étaient sur le pas de leur porte et le saluaient de loin. Il entra dans la boulangerie, qui était le seul magasin du pays. On y trouvait un peu de tout. Il y régnait une odeur chaude de farine et d'épices. Il toucha son chapeau, sans dire mot, et fit son choix. L'âge lui avait enseigné cette lenteur des démarches et des gestes qui fait partie de sa gravité. Ses mouvements étaient ceux de chaque jour, cependant que grandissait dans son cœur une détermination inouïe.

Il paya, salua, sortit. Deux femmes qui se trouvaient là se turent, pour le regarder s'éloigner.

Son chalet était bâti un peu à l'écart du village. C'était une construction petite et très rustique, toute de bois, couverte d'ardoise. L'intérieur ne comportait que deux pièces, sommairement meublées. Plus qu'un séjour, c'était un ermitage où, devenu vieux, et solitaire, il s'était retiré pour vivre ses dernières années au cœur de ces montagnes qui avaient été l'unique passion vraie de sa vie. Il n'y avait, en vérité, aucun de leurs traits qui ne lui fût amical et familier, comme ceux d'un visage aimé. Au temps lointain de sa jeunesse, il avait gravi presque tous ces sommets. Et peu importait qu'il se fût ensuite longuement éloigné de la montagne, si sa pensée n'avait cessé de veiller en lui fidèlement : ce qui une fois avait été gagné le demeurait pour toujours.

Or, parmi ces cimes qui l'entouraient, nombreuses, il en était une qui, lointaine et peu visible, attirait cependant toujours irrésistiblement son regard. Il semblait qu'elle lui fît signe, secrètement, à travers la distance. C'était elle, ce matin, qui l'avait appelé.



Et pourtant, ce n'était une montagne ni plus haute, ni plus belle que les autres. Dans cette forêt de cimes qui l'entourait, on n'avait même pas songé à lui donner un nom. Et seule, sur les cartes, une cote anonyme permettait de la distinguer et de la reconnaître. Mais il l'aimait depuis longtemps, d'une passion singulière, exigeante : attendant le moment où il serait averti d'avoir à frayer son chemin vers elle ; et s'y préparant gravement, dans son cœur.



Comme il remplissait son sac, vers neuf heures, on frappa à la porte. Il alla ouvrir. Sur le seuil se tenait un enfant. Il y avait entre eux une ancienne et mystérieuse complicité.

— Bonjour, dit l'enfant.

Et il entra. Il regarda autour de lui, dans la pièce, et vit le sac.

— Tu pars, Jean ? demanda-t-il.

Car il appelait le vieil homme par son prénom. Cela avait été décidé une fois pour toutes.

— Oui. Je pars.

Le petit Vincent était grave et délicat. Il ne se mêlait guère à ceux de son âge et préférait jouer seul dans les caches profondes de la forêt ou les sables blancs du torrent. Ce goût d'abord les avait rapprochés. L'enfant venait souvent chez Jean et se pelotonnait dans un coin de la pièce. Il regardait son ami, il l'écoutait, il lui parlait. Il y avait aussi, entre eux, de longs silences délicieux.

— Où vas-tu ? questionna Vincent.

Jean fit un geste vague :

— Par là-haut.

— Tu m'emmènes ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Tu es trop petit.

— Mais plus tard ?

— Oui. Plus tard.

— Quand reviendras-tu ?

— Je ne sais pas.

— Demain ?

— Non. C'est trop loin.

Il y eut un silence.

— Pourquoi vas-tu là-haut ? demanda encore l'enfant.

— C'est une vieille histoire.



C'était une vieille histoire, simple comme toutes les histoires d'amour. Cette cime, il l'avait découverte vingt ans plus tôt, avec un ami, au détour d'un val-lon : rocs et neiges entremêlés, ombre et clarté, à la fois scintillante et sombre, elle ressemblait à une chevelure dénouée, à une cuirasse de lumière, à une cathédrale de vide. Eblouis, fascinés, ne pouvant en détacher leur regard, les deux hommes avaient marché vers elle.

Le lendemain, ils étaient dans la paroi. A quelques longueurs de corde du sommet, ils avaient été arrêtés par l'orage et avaient dû battre en retraite. « Nous reviendrons », avait alors dit l'ami. Et il avait même ajouté : « L'été prochain. »

Il n'y avait pas eu, pour lui, d'été prochain : il était mort quelques mois plus tard, loin de la montagne. Quant à Jean, il n'était jamais remonté là-haut. Cependant, il y pensait sans cesse. Il savait que, pour son ami disparu comme pour lui-même, il lui faudrait un jour accomplir et mériter cela.

Que le temps, en coulant sur lui, usât peu à peu

ses forces ne l'effrayait pas. Il aurait surtout besoin, dans ce combat, d'une autre force, nourrie de connaissance, que justement le temps seul pouvait lui dispenser. Son désir restait intact. Et sa volonté. Il n'y avait en lui ni doute, ni précipitation. Il avait su attendre le signe de son destin.



Son sac était prêt. Il se redressa, son regard descendit vers l'enfant, qui l'observait. Il lui sourit.

— Tu pars maintenant ? Je peux venir avec toi ?

— Un moment. Si tu veux.

Le sac était lourd, rebondi. Jean ferma les volets, puis la porte, qui claqua de son bruit familier ; et c'est alors qu'il éprouva tout le sens de son engagement. Cette maison qu'il quittait était simple, mais douce. Il y avait été heureux, à sa manière. Son cœur se serra imperceptiblement. Cependant, il n'y avait pas place en lui pour le doute ou le regret : *on* l'attendait.

Il se détourna et tendit la main à Vincent, qui y posa la sienne. Il aimait tenir ainsi, bien serrée, cette petite main d'enfant confiante, tiède comme un oiseau, abandonnée. Ils se mirent à marcher sans hâte.

La route allait droit au torrent gonflé par la fonte